

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

S'il est vrai que les Hollandais sont un peuple travailleur et discret, leur littérature a pour passeur chez nous un homme qui leur ressemble : Philippe Noble a enseigné à l'université, anime de nombreux groupes de traduction, dirige (pour quelques mois encore) la Maison Descartes d'Amsterdam ; il a traduit en quinze ans, avec une évidente maîtrise et un soin minutieux, quasiment deux livres par an, recevant même, pour le premier d'entre eux, le prestigieux prix Halpérine-Kaminsky – mais ne comptez pas sur lui pour vous débiller son curriculum ! Ce bourreau de travail est d'une modestie égale à sa gentillesse. Le titre d'une de ses traductions, Philippe et les autres, pourrait être celui de cet entretien, tant ce pédagogue-né affectionne le travail collectif et le dialogue en général, pratiqués toujours avec le sourire.

Philippe Noble

TransLittérature : *Tu traduis du néerlandais. Les livres venant de Belgique sont dits « traduits du flamand ». S'agit-il vraiment de deux langues distinctes ?*

Philippe Noble : C'est une seule langue, qui s'est développée de façon séparée, pour des raisons historiques et politiques, dès la fin du XVI^e siècle, entre un État protestant et indépendant au nord, et un État catholique au sud qui a été sans cesse dominé, jusqu'au XIX^e siècle, par des puissances étrangères. Les différences tiennent à la prononciation, au lexique, aux expressions, et même à la syntaxe parfois. Le flamand, par exemple, est davantage influencé par le français, et en même temps plus proche de l'ancienne langue, plus conservateur dans son lexique. Mais cela reste une seule langue, avec un organisme binational qui fait la police dans la langue pour maintenir et, si possible, renforcer son unité.

TL : *Tu pourrais donc traduire aussi du flamand, alors que tu te cantonnes dans le néerlandais...*

Ph. N. : Le néerlandais de Hollande est la variante que je connais le mieux. Je lis les auteurs flamands sans problème, et je pourrais éventuellement les traduire, mais cela ne m'a jamais été demandé : quand j'ai débuté il y avait déjà plusieurs traducteurs belges, parfaitement bilingues, sur le marché.

TL : *Pourquoi ce choix d'une langue finalement assez peu connue chez nous ?*

Ph. N. : C'est d'une simplicité biblique ! J'avais alors une copine hollandaise. Par la suite, mon goût pour la langue a survécu au naufrage de cette relation... Je terminais alors des études de lettres classiques, je n'avais aucune raison de rester en Hollande, mais j'avais appris à aimer cette langue et ce pays, si bien que j'ai continué.

TL : *Parle-nous de cette langue, de sa musique, de ce qui t'attire en elle.*

Ph. N. : C'est difficile ! La première remarque que les gens font, y compris les Néerlandais eux-mêmes, c'est que « ça ne sonne pas bien, c'est

guttural... » Moi, en tous cas, je ne crois pas du tout à ces histoires de hiérarchie entre les langues. C'est vrai que certaines personnes, du côté d'Amsterdam ou de La Haye surtout, parlent néerlandais d'une façon très rugueuse, mais dans certaines autres bouches cette même langue devient superbe. J'ai d'ailleurs exactement la même sensation en français. Ce qui m'a attiré au début, c'est que le néerlandais ne ressemblait pour moi à rien de connu. Et je continue d'être séduit, fasciné, surtout par la langue parlée. Le néerlandais est très direct, plein d'images, avec un stock de tournures tout à fait à part, et sans grands écarts entre niveaux de langue. C'est une langue toujours proche de la parole, ce qui rend d'ailleurs la traduction un peu difficile.

TL : *Comment as-tu appris à traduire ?*

Ph. N. : Je n'ai jamais appris ! Disons qu'au lycée j'aimais bien traduire. J'ai fait pas mal de grec et de latin, j'aimais beaucoup le latin, et si je n'avais pas rencontré le néerlandais j'aurais probablement été latiniste. Ce qui m'a très tôt attiré dans la traduction, c'est ce plaisir pervers d'essayer de produire un texte cohérent à partir de quelque chose que je ne comprenais pas parfaitement, qui me résistait...

TL : *J'ai devant moi plusieurs personnes : un traducteur, mais aussi un enseignant, un ancien directeur de collection, un rédacteur de revue, un directeur d'institut français. Comment est-ce que tous ces gens cohabitent ?*

Ph. N. : Ils sont un peu comme des personnages de coucou suisse qui apparaissent tour à tour... Dans les années 1970 j'ai surtout été enseignant. Mes premières traductions ont été d'abord des travaux universitaires, qui m'ont permis d'apprendre la technique. J'ai fait aussi quelques traductions alimentaires à l'époque, en particulier des traductions juridiques pour un avocat. Dans les années 1980, j'ai surtout été traducteur, et j'y ai certainement consacré l'essentiel de mon temps à partir de 1985... De 1987 à 1992, je me suis également occupé du « Domaine néerlandais » chez Actes Sud, ce qui m'a permis de publier trois ou quatre titres par an. Depuis 1992 je fais le métier de directeur d'institut français à l'étranger — une curieuse activité professionnelle qui consiste au fond à diriger une « boîte de cours de langue », une bibliothèque littéraire ou générale, et à organiser un programme culturel : on trouve de tout dans un institut français. Mais c'est un métier qui permet de se faire plaisir. Ainsi, depuis 1992, j'ai invité des dizaines d'écrivains français ou francophones aussi différents qu'Alain Finkielkraut, Philippe Sollers, Patrick Besson, Olivier Rolin, Andreï Makine, Amélie Nothomb, Marie N'Diaye, Pascale Roze, Assia Djebar, Amin Maalouf — et j'en passe beaucoup d'autres — à l'occasion de la sortie

de leurs livres aux Pays-Bas. Et j'ai essayé de donner la parole à mes collègues néerlandais qui traduisent du français, en les invitant à des séminaires ou à des soirées publiques où ils parlaient de leur travail...

TL : *Les livres que tu traduis sont-ils des choix ou des commandes?*

Ph. N. : Un peu des deux. Au début des années 1980, j'ai eu du mal à faire accepter mes choix aux éditeurs. On se trouvait au creux de la vague, la littérature néerlandaise étant alors peu connue en France, et certains auteurs inconnus que je proposais aux éditeurs leur paraissaient trop exotiques. Puis cela s'est arrangé, j'ai commencé à recevoir des commandes. Mais je peux dire que j'ai aimé tous les livres que j'ai traduits. Il y en a qui ne m'attiraient pas spécialement, et que j'ai aimés en les traduisant, comme le *Journal* d'Etty Hillesum, qui ne m'avait pas bouleversé à la lecture, et qui m'a beaucoup touché quand je l'ai traduit.

TL : *Quelles sont tes relations avec les éditeurs, les correcteurs ?*

Ph. N. : Dans l'ensemble tout se passe bien. J'ai un excellent souvenir de Calmann-Lévy, où j'ai toujours été très bien relu, par Marie-France Girod d'abord, puis par le directeur, Alain Oulman, trop tôt disparu. On se comprenait très bien. Mes relations avec le Seuil ou Actes Sud ont été bonnes aussi. Je regrette seulement qu'on accorde aujourd'hui moins de temps qu'avant à la relecture des traductions. Je ressens toujours le besoin d'une relecture sévère.

TL : *On va maintenant rentrer dans ton atelier. Peux-tu nous présenter tes outils ?*

Ph. N. : C'est très simple. J'ai deux lieux de travail. Le premier, c'est n'importe où, sans instruments, sans dictionnaire, avec le bouquin, du papier, un crayon. Quand j'habitais Amiens et que je travaillais à Paris, pendant toutes les années 1980, je passais trois heures par jour dans le train et là je traduisais, sur ma petite tablette. Le matin évidemment j'étais plus frais, je faisais une page et demie, contre une demi-page le soir où je m'endormais un peu dessus. Aujourd'hui encore j'aime bien procéder ainsi pour mes premiers jets. Ensuite commence le travail sérieux. J'ai un ordinateur – je m'y suis mis très tard. Je reprends mon brouillon devant l'écran et le résultat sera parfois très différent du premier jet...

TL : *De quels dictionnaires te sers-tu ?*

Ph. N. : J'ai le bon dictionnaire unilingue néerlandais, le Van Dale, en trois volumes. C'est un dictionnaire du néerlandais contemporain, une espèce de gros Petit Robert, mais il me suffit : j'ai rarement besoin de chercher des mots de néerlandais ancien, puisque je ne traduis guère que des œuvres du

xx^e siècle. J'ai parfois besoin de vocabulaire spécialisé – par exemple chez un auteur omniscient comme Mulisch. Je cherche alors dans ma vieille encyclopédie néerlandaise en 20 volumes, et dans plusieurs encyclopédies françaises, surtout l'Universalis. Mais au fond, j'utilise surtout le grand Robert. Mes autres outils me servent de façon ponctuelle. Pour *Dans les montagnes des Pays-Bas*, de Cees Nooteboom, j'ai dû traduire une langue inventée par l'auteur, pleine de mots tirés du néerlandais médiéval. Comme il n'existe pas de lexique néerlandais ancien – français ancien, j'ai eu recours à un ouvrage très bizarre, un lexique français moderne – ancien français, que j'ai trouvé à la bibliothèque de la rue d'Ulm.

TL : *Lis-tu ton travail à haute voix ?*

Ph. N. : Je connais des traducteurs qui le font. Moi, cela m'arrive rarement. J'ai l'impression de sentir le rythme de la phrase quand je l'écris. Mais je suis très attentif à ces rythmes, ne serait-ce que pour suivre les deux auteurs que j'ai le plus traduits, Mulisch et Nooteboom, qui y font très attention tous les deux, même s'ils n'ont pas la même musique l'un que l'autre.

TL : *Vas-tu jusqu'à compter les syllabes ?*

Ph. N. : C'est plus global et plus instinctif que ça, mais dans un texte de Nooteboom, *Autoportrait d'un autre*, qui était de la poésie en prose, là j'ai vraiment compté les syllabes, oui.

TL : *Tu traduis essentiellement de la prose, mais dans ta bibliographie on trouve aussi de la poésie et du théâtre.*

Ph. N. : J'en ai traduit au tout début, et récemment aussi. Si je n'en fais pas plus, c'est essentiellement pour des raisons éditoriales : on m'en demande moins. J'ai traduit pas mal de poésie, mais de façon dispersée, dans des revues surtout. En fait j'ai découvert la traduction de poésie à l'Institut néerlandais, pour des raisons pédagogiques. En 1987 j'ai créé un petit atelier de traduction à l'Institut, et je me suis aperçu que pour un groupe, d'un point de vue pratique, les textes de poésie, en général plus courts, étaient plus agréables à traduire, et plus faciles à publier. J'ai traduit depuis régulièrement de la poésie avec ce groupe, essentiellement pour *Septentrion*. De toute façon, je ne crois pas qu'il y ait rupture de continuité entre traduire la poésie et traduire la prose. Ce sont exactement les mêmes problèmes qui se posent, de façon plus concentrée.

TL : *Voilà qui fait plaisir à entendre...*

Ph. N. : Et d'ailleurs je suis parfois agacé par certaines traductions de poésie qui radicalisent le langage poétique, qui tendent à faire disparaître le sens. Je pense à un poète néerlandais contemporain dont les poèmes disent, racontent

quelque chose ; la traduction française en fait un jaillissement d'images sans lien entre elles. C'est comme un tableau figuratif qu'on rendrait non-figuratif...

TL : *Tu travailles beaucoup en collaboration, soit avec un groupe, soit en tandem. Pourquoi ?*

Ph. N. : Dans le cas du travail en groupe, ce doit être en rapport avec ma bosse de l'enseignement... Quant au travail à deux, j'ai connu plusieurs cas de figure. Pour *La faim de Hoffmann*, de Léon de Winter, étant pris par le temps, j'ai demandé à un jeune traducteur, Daniel Cunin, l'un de mes anciens étudiants, de m'aider à traduire la fin du roman. Il devait fournir un premier jet qu'il acceptait que je retravaille. Il y avait donc là une « hiérarchie », et cela a bien fonctionné. Isabelle Rosselin, elle, était déjà traductrice professionnelle, plutôt technique. Elle traduit toute seule par ailleurs. Nous avons donc travaillé davantage à égalité. Nous continuons d'ailleurs à travailler ensemble, même si c'est plus difficile à distance. Pour le début de la nouvelle version du *Journal* d'Anne Frank, nous avons eu de longues séances tous les jours, chez elle, devant son ordinateur. On se corrigeait mutuellement, phrase par phrase. C'était très agréable et amusant mais nous n'avons pas pu continuer ainsi jusqu'au bout, cela aurait pris trop de temps ! Ensuite, chacun traduisait de son côté et on se retrouvait pour des séances d'harmonisation. Mais ce genre de travail nécessite la présence, la parole : les remarques faites par écrit deviennent vite blessantes.

TL : *Tu as aussi traduit tout un livre collectivement...*

Ph. N. : Il y avait là certains de mes étudiants de la fac et des membres du groupe de l'Institut néerlandais, réunis pour traduire un livre d'essais (*Une année allemande* de Cees Nooteboom) qui était en même temps très littéraire. Ça a été une expérience difficile. Il y avait dans le groupe des voix très différentes que j'ai eu beaucoup de mal à accorder. J'ai dû faire un gros travail de réécriture, ce qui m'a permis de vérifier que la traduction en groupe, si elle a d'autres avantages, ne permet pas de gagner du temps. Je ne sais pas si je le referais, mais toutes ces expériences m'ont beaucoup appris. Et je pense que même pour la traduction de la poésie, contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette confrontation entre néerlandophones et francophones est très fructueuse. Cela m'a appris une certaine discipline, une certaine rigueur.

TL : *Tu travailles beaucoup avec les auteurs ?*

Ph. N. : Avec certains, oui. Nooteboom, par exemple, qui est devenu un ami avant même que je puisse traduire ses livres, que j'avais tout de suite aimés. Il parle très bien plusieurs langues, dont le français. Il est tout à fait capable

de sentir les niveaux de langue, il est très précis sur ses procédés d'écriture, il sait bien ce qu'il veut. Et en plus il me pousse à travailler vite. Mais c'est un régal de travailler avec lui. Sinon, j'ai eu une fois un rapport difficile avec un auteur que j'estime beaucoup, mais qui n'admet pas que son texte devienne autre chose dans une autre langue. Cela m'a gâché mon plaisir... Quant à Mulisch, il se désintéresse du livre une fois écrit. Il répond quand même aux questions, à condition qu'il y en ait peu, alors que Nooteboom relit tout mon manuscrit.

TL : *Tu te considères plutôt sourcier ou cibliste ?*

Ph. N. : ... Je ne sais pas. J'ai sans doute un peu évolué. Je me sens moins cibliste qu'au début. C'est d'ailleurs un mouvement assez général, lié à l'accroissement des échanges, à une meilleure écoute de l'autre. Au départ, j'essayais toujours de me couler dans des moules préexistants, d'être le plus « français », le plus bienséant possible. Ensuite je suis devenu plus libre. Je m'aperçois qu'Isabelle Rosselin, avec qui je travaille en collaboration sur un gros roman de Harry Mulisch, me considère comme un sourcier, elle trouve mes traductions un peu rugueuses... Et le fait de vivre aux Pays-Bas, entouré de ma « langue source », m'influence forcément. J'ignore si c'est une qualité ou un défaut. Je ne cesse de me poser la même question : qu'est-ce que les gens vont en penser ?

TL : *Lis-tu davantage en néerlandais ou en français ?*

Ph. N. : J'ai lu beaucoup plus de néerlandais dans les années 1980. Heureusement j'avais lu pas mal de français avant, ça compense ! J'aimais les classiques du XIX^e siècle, et avant tout Flaubert – comme tout le monde. Ces dernières années, mes lectures sont sans doute plus équilibrées. D'une part, je continue à suivre l'actualité littéraire néerlandaise, entre autres parce qu'on m'a parfois demandé de participer à des jurys de prix – ce qui est un excellent aiguillon ! D'autre part, étant censé promouvoir la littérature française en Hollande, je ne peux pas me permettre d'être trop inculte : je lis (presque toujours) les auteurs que j'invite... – l'avantage, c'est que cela oblige à l'éclectisme : s'il n'était pas venu ici, je n'aurais jamais lu Alphonse Boudard, et ç'aurait été dommage ! Les mauvaises surprises, les prix littéraires vraiment usurpés, sont en fin de compte assez rares.

TL : *Tu es sûrement amoureux des deux langues ?*

Ph. N. : Oui, mais ce qui est curieux, c'est que j'ai du mal à écrire dans la mienne. Quand j'écris, j'ai l'impression de faire du pastiche (mais de qui ?). Je me sens plus à l'aise en français quand je traduis, et plus libre pour écrire en néerlandais qu'en français ! Cela dit, je n'écris guère que des articles.

TL : *Toi qui traduis depuis longtemps, as-tu pu constater une évolution du métier de traducteur littéraire ?*

Ph. N. : Je traduis depuis longtemps, mais longtemps aussi j'ai considéré la traduction comme une activité essentiellement solitaire. J'ai mis quelques années à prendre conscience de que je faisais partie d'un « groupe social » et à connaître des confrères traducteurs. C'est vers 1986 que je suis sorti de ma léthargie. En soi, cet « éveil » est révélateur : les années 1980 ont vu une revalorisation spectaculaire de l'activité traduisante, en termes de considération intellectuelle sinon toujours en termes de rémunération... Mais même là, il y a eu de gros progrès : 30 ou 40 francs la page, c'était hier ! La tâche accomplie depuis le début des années 1980 par les fondateurs de l'ATLF et d'ATLAS et leurs successeurs est immense. Ce qui me frappe, c'est qu'il s'agit d'un phénomène européen : partout, ou presque, nos conditions de travail se sont améliorées ou sont en voie d'amélioration aujourd'hui. J'ai beaucoup appris à cet égard en vivant aux Pays-Bas ; c'est à ma connaissance le seul pays qui ait su développer un système de bourses et d'honoraires additionnels permettant aux traducteurs littéraires qui le désirent de « vivre de leur plume ». Je suis persuadé qu'au prix d'un certain nombre d'ajustements, ce système est transposable en France.

TL : *As-tu de grands projets en traduction ?*

Ph. N. : Pour le moment, je suis dans une période d'attente : mon travail à Amsterdam se termine dans quelques mois, et je ne sais pas encore quel sera le suivant et s'il me laissera ou non plus de temps libre pour traduire qu'aujourd'hui. Mais je ne manque pas de projets ! Je rêve notamment de m'atteler – collectivement peut-être – à un ouvrage de Hooft datant du XVII^e siècle : les *Histoires néerlandaises*, qui raconte le soulèvement contre les Espagnols. C'est très long, très beau (on appelle Hooft le Tacite néerlandais), et très difficile.

Propos recueillis par
Sacha Marounian et Michel Volkovitch

Philippe Noble a traduit, seul ou en collaboration, près d'une trentaine de livres, dont dix de Cees Nootboom (*Rituels*, Calmann-Lévy, rééd. Points-Seuil ; *Dans les montagnes des Pays-Bas*, Calmann-Lévy, rééd. Actes Sud Babel ; *L'enlèvement d'Europe*, Calmann-Lévy...), quatre de Harry Mulisch (*L'attentat*, Calmann-Lévy, rééd. Actes Sud Babel ; *La découverte du ciel*, Gallimard...), deux de Etty Hillesum (*Une vie bouleversée*, Points-Seuil ; *Lettres de Westerbrok*, Points-Seuil), la nouvelle édition du *Journal* d'Anne Frank et des ouvrages de Karel Appel, J. Bernlef, Judith Herzberg, Multatuli, Jona Oberski et Leon de Winter. Sa première traduction, *Le pays d'origine* de E. du Perron, a reçu en 1981 le prix Nijhoff de traduction et le prix Halpérine-Kaminsky.